



HAL
open science

**La critique de la critique:les études critiques en
management face au tournant décolonial (1990-2010)
Critics of the critics: the CMS and the decolonial turn
(1990-2010)**

Yves Livian

► **To cite this version:**

Yves Livian. La critique de la critique:les études critiques en management face au tournant décolonial (1990-2010) Critics of the critics: the CMS and the decolonial turn (1990-2010). Histoire du Management et des Organisations, AHMO et IAE de Saint-Etienne, Mar 2024, Saint-Etienne, France. halshs-04565934

HAL Id: halshs-04565934

<https://shs.hal.science/halshs-04565934v1>

Submitted on 2 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

**Communication aux 29^e journées d'Histoire du Management
Saint-Etienne, 21-22 mars 2024**

LA CRITIQUE DE LA CRITIQUE

**Les études critiques en management
face au tournant décolonial (1990-2010)**

Y.F. LIVIAN

Centre Magellan

IAE de Lyon

Université Jean Moulin Lyon 3

Les managers et dirigeants lisent peu et par conséquent on ne peut faire l'hypothèse que c'est à travers des écrits que l'on peut observer les changements organisationnels qui traversent les économies contemporaines. Par contre, les écrits produits à une époque peuvent influencer sur les formations et enseignements destinés à préparer ces futurs décideurs. Ils fournissent également des analyses et des concepts qui peuvent contribuer à façonner la manière dont les salariés, les citoyens, les élus, les consommateurs perçoivent les organisations avec lesquelles ils traitent quotidiennement.

C'est pourquoi l'histoire des courants existant en management peut être utile, en étant bien conscients qu'ils font souvent partie d'évolutions plus générales touchant l'ensemble des sciences humaines et sociales (Labardin, Pezet 2014, Marco, Poivret 2020).

Notre communication s'intéresse au courant critique dit "Critical Management Studies" (abréviation CMS) apparu dans les années 1990 en Grande-Bretagne et aux critiques dont il a été la cible par un ensemble de penseurs du "Sud" que nous fédérerons sous l'appellation "décolonial"¹. Cette rencontre entre les deux courants, ayant eu lieu dans les années 2000 est significative d'un tournant important des théories relatives au management et est porteuse de développements actuels fort riches, dans le sens d'une science sociale ayant perdu son caractère prétendument universel et ouverte aux altérités multiples dans le cadre d'une mondialisation accrue².

Notre objectif n'est pas de faire une synthèse exhaustive (une thèse de philosophie politique n'y suffirait pas) mais de proposer quelques points de repères permettant de bien comprendre l'histoire de ces courants.

Nous commencerons par dessiner à grands traits la coexistence de deux courants critiques qui s'ignorent, le "Critical Management Studies" (CMS) d'origine britannique d'un côté et le premier courant post-colonial ou décolonial³ au début des années 1990 de l'autre.

Nous décrirons ensuite le choc entre ces deux courants critiques, qui a lieu dans les années 2000, et la formulation par des penseurs du "Sud" de critiques exprimées à l'égard du courant critique européen et nord-américain.

¹ La période traitée dans cette communication est 1990-2010.

² Certains des auteurs du « Sud » évoqués dans cette communication sont présentés dans Livian Y.F., Bidan M. (dir.), "Les grands auteurs aux frontières du management", EMS, 2022. C'est le cas de Quijano, Saïd, Spivak, Ebooussi Boulaga, Diop.

³ "Post-colonial" renvoie aux études concernant la situation postérieure à la colonisation et a été principalement une approche historique dans les années 90. Le terme de "décolonial", utilisé largement aujourd'hui, indique plus nettement une position critique à l'égard des héritages intellectuels et sociaux de la période antérieure. Pendant un temps, les deux ont été utilisés indifféremment. Nous utiliserons principalement dans la communication le deuxième terme (abréviation DC, ou PC pour "Post-Colonial").

Nous donnerons comme exemple d'articulation le domaine du management international, fortement traversé par des courants critiques renouvelés puisant aux deux sources.

Nous concluons sur les risques actuellement encourus par les courants critique et décolonial.

1. Des courants critiques en parallèle

Mettons en évidence l'année 1992. Un ouvrage fondateur des CMS y est publié (Alvesson et Willmott) pendant que, par exemple, l'historien ghanéen A. Appiah écrit une réflexion sur l'identité africaine et que le sociologue péruvien A. Quijano propose sa première étude sur les liens entre colonialité et modernité. Pas de lien direct entre ces auteurs et un positionnement disciplinaire différent : du côté des Européens, des sociologues travaillant sur le management, de l'autre des historiens ou sociologues analysant la société capitaliste, sans préoccupation économique ou organisationnelle particulière. Mais c'est une façon néanmoins de situer un moment où, à diverses sources et à des milliers de kilomètres l'un de l'autre (et sans internet) des éléments de pensée critique vont se cristalliser pour déboucher 10/15 ans plus tard, sur un débat porteur de perspectives nouvelles pour l'étude des organisations.

Les CMS

Les "CMS" naissent d'un groupe localisé à Manchester de chercheurs enseignants dans des business schools, certains d'inspiration marxiste. Ils sont réunis à cette époque dans la formulation d'une analyse du travail humain tendant à réconcilier l'étude des processus de travail et le diagnostic des contradictions sociales des sociétés capitalistes, à la suite des thèses à succès de Braverman (1974). Knights et Willmott publient "Managing the Labor Process" (1986) et dirigent un ouvrage de synthèse : "Labor Process Theory" (1990) mais élargissent leur propos à une volonté de montrer les processus élitaires des bureaucraties modernes et l'idéologie sous-jacente du "managérialisme"⁴.

Alvesson et Willmott reconnaissent comme précurseurs des théoriciens ayant montré l'apparition d'un groupe social parvenant aux commandes des entreprises, mus par un souci de performance et de pouvoir, et servant les objectifs d'un système économique à l'époque

⁴ Notre but ici n'est pas de synthétiser de manière exhaustive l'ensemble du contenu des thèses défendues par les auteurs. On se reportera en français aux ouvrages de Huault I. et alii (2009), Palpacuer et al. (2010), Taskin et Nanteuil (2011) et à l'article de J.F. Chanlat (2013).

trionphant (Wright Mills, Baritz, Anthony)⁵. Des auteurs comme S. Clegg et D. Dunkerley avaient déjà récemment introduit une analyse des organisations en termes de pouvoir et de classe (1977, 1980), (Voir aussi, Cockburn 1983, Burrell et Morgan 1979⁶.)

Influencés par Foucault (traduit en anglais de 1971 à 1988), les auteurs des CMS s'intéressent aux discours produits par la société et aux "régimes de vérité" qu'ils véhiculent. Ils soulignent le rôle du management dans la mise en œuvre de "technologies disciplinaires" assurant l'ordre organisationnel conforme aux objectifs des managers selon eux. Loin d'être une vérité universelle, la gestion doit être déconstruite par rapport aux intérêts qu'elle sert et contextualisée par rapport aux sociétés au sein desquelles elle se déploie.

Ils rejoignent des auteurs comme Gramsci dans l'analyse des idéologies supportant la domination de classe exercée dans les entreprises.

Les auteurs de ce courant conçoivent la recherche et l'enseignement en management comme à visée émancipatrice, afin de "libérer (les groupes) des conditions sociales et des idéologies répressives" (Willmott 1996, p. 178) (Paltrinelli 2016).

Ce groupe d'enseignants chercheurs lance le premier congrès CMS à Manchester en 1999, qui se réunira ensuite tous les deux ans, principalement en Grande-Bretagne.

Des travaux sur les fonctions de l'entreprise empruntent cette voie (Brabet et al. et Townley pour la GRH en 1993, Wilkinson pour la qualité en 1995, Browlie, Saren et alii pour le marketing en 1999 par exemple).

Il s'agit d'une production fortement britannique, suédoise et nord-américaine. Certains chercheurs francophones développent à cette époque des travaux hétérodoxes ou articulent management et sciences sociales mais sans référence directe au cadre critique formulé par les CMS (par exemple Moisdon 1997, Gilbert 1998...).

La pensée décoloniale

Un courant postcolonial se manifeste dans les études littéraires (Aschcroft et al. 1994).

Mais la communication relative au Cinq Centième anniversaire de la "découverte" de l'Amérique provoque en 1992 une "contre-célébration", qui arrive opportunément pour fédérer des courants critiques du "Sud" (philosophie de la libération, néo marxisme, dépendantisme)⁷.

⁵ Nous sommes à l'époque du thatchérisme (1979-1990) qui a eu aussi de nombreuses conséquences sur l'enseignement supérieur et a placé les chercheurs des CMS dans une position d'opposants au libéralisme ayant atteint les universités.

⁶ Rappelons que P. Bourdieu est traduit entre 1979 et 1981 et J. Derrida à partir de 1976.

⁷ Pour une introduction aux pensées DC latino-américaines, voir Colin Ph., Quiroz E. (2023). Pensées décoloniales, Paris, La Découverte.

Le philosophe argentin Dussel de son côté relit l'Histoire de cette "découverte" (1992), le philologue Mignolo révisé la conception occidentale de la Renaissance (1995).

Ces actions, spécifiques à l'Amérique dite Latine, seraient à replacer dans un contexte plus vaste, à la même période (on pense aux conférences sur la race, la culture et la nation de S. Hall à Harvard en 1994, à l'ouvrage de l'économiste marxiste S. Amir sur "l'Eurocentrisme" en 1989 ou aux thèses sur le "contrat social blanc" de Mills 1997). C'est tout un ensemble d'écrits ayant en commun de se distancier par rapport à l'Europe et de son apport épistémologique.

La pensée qui se développe alors associe étroitement l'arrivée des colons en Amérique et le développement du capital, porté par l'idée de modernité. Le capitalisme est un "esprit" tout autant qu'une volonté d'exploiter toutes les ressources. S'éloignant du marxisme traditionnel, les penseurs de ce groupe datent le démarrage du capitalisme mondialisé en 1492 "La modernité, le capital et l'Amérique Latine naissent le même jour" dit A. Quijano (1992) (auquel les historiens ajoutent 1415, première arrivée des Européens -les Portugais- en Afrique).

Selon ces chercheurs c'est également dès cette arrivée que la hiérarchisation des peuples s'instaure. Les "indigènes" locaux sont dévalorisés (sont-ils même des êtres humains ?), le travail forcé est institué, l'économie de plantation nécessitera une main-d'œuvre importée d'Afrique sous la forme d'esclaves.

La pureté de la "raza" sera une préoccupation constante des Ibériques tout au long des 16^e et 17^e siècles (témoin cette caractérisation rigoureuse des différents métissages qu'on trouve dans les 133 tableaux de la "galerie des castes mexicaines")⁸.

Cette colonisation est également celle des modes de pensée. La modernité et ses concepts de rationalité, sa recherche d'objectivation et son souci de quantification sont imposés aux territoires conquis comme étant des vérités universelles. C'est "la colonisation des perspectives cognitives" (Quijano 2000). Elle assure le soubassement intellectuel du colonialisme.

Ainsi se structure le programme M/C/D (Modernité, Colonialité, Décolonialité) à partir de 1998. La différence par rapport à d'autres courants critiques (et notamment ceux à l'origine des CMS) réside dans l'analyse de la modernité. Celle-ci n'éclot pas en Europe au 18^e mais est liée à "l'économie-monde" née de l'exploitation coloniale dès le 15^e siècle. La conception d'une "supériorité" morale et intellectuelle sur les autres peuples est consubstantielle à la

⁸ Rappelons que l'année 1492 est aussi celle de l'expulsion des juifs, dont la spoliation des biens a permis, selon certains historiens, le financement du deuxième voyage de Colomb.

modernité occidentale et justifie aux yeux des Européens la violence à l'égard de l'autre, le non-européen (les indigènes, les esclaves).

Dans une autre temporalité, mais parallèlement dans les années 1980, des positions s'affirment en Afrique de l'Ouest pour fonder une pensée autonome et rejeter les modèles importés. Le thème central est davantage épistémologique : il s'agit, sans abandonner tous les modes de réflexion occidentaux, de construire de nouvelles connaissances utilisant les savoirs endogènes (C. A. Diop 1981, Houtondji 1994).

Mais le constat est proche des latino-américains en ce qui concerne le legs des indépendances (plus récentes). L'expérience politique, économique et culturelle est selon eux globalement un échec. Le départ des colons (en 1830 pour les uns, en 1947 ou 1960 pour les autres) n'a pas le plus souvent débouché sur une libération réelle des peuples. L'indépendance n'a pas évité la monopolisation du pouvoir par des élites corrompues qui perpétueront, sous d'autres formes, la domination coloniale sur les populations.

Aux principes soi-disant civilisateurs -et en fait permettant l'exploitation coloniale- l'Afrique (ou les communautés indiennes en Amérique) peuvent répondre selon ces auteurs par des principes alternatifs de communauté bienveillante ou de démocratie participative (Eboussi Boulaga 1977). Mais il est vrai que cette position est difficile et que l'intellectuel, africain notamment, vit une crise d'identité (Mudimbe 1988).

2. Le choc décolonial : la critique de la critique

Avec des nuances liées aux contextes, le courant des penseurs du « Sud » se sépare du courant « critique » sur plusieurs points.

2.1. Pour un décentrement de la critique

La confrontation entre CMS et courant DC fait certes apparaître des convergences : une critique de l'élite socio-politique émergeant au fur et à mesure du développement du capitalisme, une volonté de décrypter les discours sous-jacents derrière les doctrines les plus répandues, l'objectif d'émancipation que doivent se donner les SHS, par exemple.

Mais en simplifiant par rapport à la diversité des auteurs, on peut proposer plusieurs angles par lesquels le courant DC se différencie -et parfois s'oppose- au corpus théorique qui est à la base des CMS.

Une distance par rapport à l'analyse marxiste

Le groupe MCD (Mignolo, Dussel, Quijano...) comporte certains penseurs d'origine marxiste, mais d'autres membres sont plus distants. Tous mènent cependant une réflexion tendant à décentrer les perspectives marxistes courantes en Europe.

Selon cette approche, il y aurait un marxisme "occidental" qui propose une fin ultime, la libération du prolétariat, fin ultime de nature crypto-théologique, indifféremment aux conditions socio-économiques concrètes et donc sans prendre en compte le fait colonial (Losuado d'après Fistetti, 2019).

La dimension culturelle et identitaire est sous-estimée dans le marxisme occidental. Le prolétariat en révolution est vu principalement comme une masse d'ouvriers (européens) en contexte industriel se révoltant contre les profits générés par leur activité. Les autres peuples ne sont pas pris en compte. Aux yeux des penseurs DC, l'intérêt porté au combat spécifique des minoritaires et des femmes paraît également un impensé du courant marxiste occidental. Même si K. Marx lui-même n'a pas ignoré l'esclavage, à partir, dit-on, de son séjour à Londres, l'analyse du colonialisme et de ses conséquences n'est pas selon le courant DC un pilier de son œuvre. Et ce courant rappelle aussi que les socialistes au 19e siècle comme Proudhon ou Louis Blanc n'ont pas désapprouvé les politiques coloniales⁹. Preuve que cette révolution sociale tant attendue fait fi du sort des peuples extra-européens. Le marxisme est vu comme un outil conceptuel certes critique du capitalisme mais qui lui-même est un produit occidental (Mignolo) La pensée influencée par le marxisme, comme l'est le courant CMS reste eurocentrée¹⁰.

Les marxistes ripostent, en remarquant que les auteurs de base sur lesquels se fondent en partie les pensées DC (Derrida, Foucault...) accordent trop d'importance aux discours et au "texte", au détriment d'une analyse des conditions pratiques d'ordre économique. Ces penseurs sous-estiment les conflits sociaux concrets entre classes. Certains marxistes vont même jusqu'à considérer que le courant DC est une idéologie trompeuse produite par une élite intellectuelle déracinée (Clavaron 2015).

- Un point essentiel, au fondement de la pensée DC est l'association qui est faite entre les hiérarchies sociales et raciales et le développement du capitalisme, articulation peu présente dans la littérature critique occidentale. L'équation de base est que l'origine du

⁹ Dans le débat entre marxologues, les mêmes sources sont constamment citées, notamment les articles de Marx sur l'Inde en 1853 et son portrait (critique) de Bolivar en 1858.

¹⁰ Pour prendre l'exemple du "CMS Reader" (Grey et Willmott 2005), il y a sur les 1 672 références de l'index des auteurs une trentaine seulement de noms d'auteurs non anglo-américains.

capitalisme est liée au colonialisme, qui suppose une hiérarchie non seulement sociale mais aussi raciale.

Prolongeant l'analyse, la pensée féministe DC considère que "les femmes" ne sont pas un groupe homogène, et que parmi elles, les femmes colonisées sont dans une situation particulière, que le féminisme occidental des années 70-80 ne prend pas en compte. Infériorisation raciale et sexuelle vont de pair (Lugones 2008).

Pour Quijano par exemple, la "réussite" du capitalisme est d'avoir agrégé dans un tout cohérent les trois instances centrales de domination : le travail, la race et le genre. Le travail exploité est lié au genre (discrimination contre les femmes) et à la race (le travail non ou pas payé échoit aux Noirs et aux Indiens, par exemple). Pour Quijano et certains autres auteurs, la "race" est "l'instrument le plus efficace, inventé par le capitalisme, pour assurer la domination sociale" (et donc aussi la rentabilité économique). Il est donc nécessaire d'historiciser le capitalisme (ce que font peu les CMS, et encore moins, ajoutons-nous, la recherche et l'enseignement de l'économie classique et la gestion).

Au-delà des repères habituels de l'histoire du capitalisme (le rôle des marchands, les banques, la liberté du commerce...), il faut introduire, selon les penseurs DC, le colonialisme et la "traite négrière" qui en est l'instrument. Bien sûr, des formes de domination et d'exploitation existaient auparavant, mais aucune n'était bâtie "aussi massivement sur l'exploitation terrienne, sur l'exploitation du travail, sur le réinvestissement du surplus, sur les marchés transpacifiques et transatlantiques (...) et surtout aucun de ces empires n'était pareillement fondé sur le racisme" (Mignolo, 2021)¹¹. On voit donc une lecture historique du développement du système marchand peu présente chez les CMS (Maurina, Dussel, Jauregui 2008).

La colonialité du pouvoir

- Le courant CMS est certes lucide sur les processus politiques fonctionnant dans et autour des organisations et analyse les instruments de gestion comme des outils au service du pouvoir. Mais il se réfère principalement aux luttes entre groupes (actionnaires, managers, salariés, représentants du personnel) au sein des organisations économiques du capitalisme libéral. Le courant DC ne s'intéresse pas spécifiquement aux organisations, mais replace les conflits de pouvoir économique dans le cadre de l'histoire économique générale des pays du Sud. Il propose le concept de "colonialité du pouvoir", pour indiquer que, malgré les

¹¹ Cette lecture de l'histoire du capitalisme, ouvrant des travaux récents (Laurent 2023) soulève une controverse chez les historiens, que nous n'avons pas le temps d'évoquer ici.

indépendances, les pays ex-colonisés subissent toujours un mode de domination lié à la globalisation des échanges. Tous les éléments d'un "système-monde" sont articulés : le contrôle du travail (d'abord l'esclavage, puis les autres formes de contrôle) du sexe, de l'autorité (création et maintien de l'Etat Nation) et même "contrôle de l'intersubjectivité" (c'est-à-dire des comportements sociaux, après destruction des formes autochtones de sociabilité) (Quijano 1992). Dans cette optique, les jeux organisationnels sont certes au "centre" des grandes entreprises mais ils peuvent être vus comme secondaires par rapport aux mouvements historiques qui se jouent au niveau mondial et qui rejettent de nombreux acteurs sociaux à la "périphérie".

L'importance de la race

- Un point crucial de la critique DC lié au précédent, est ainsi la revalorisation des discriminations de race et de genre, largement sous-estimées dans les CMS qui ne voient que des hiérarchies verticales classiques (manager/managé, dirigeant/salarié, chef/subordonné)¹². Sans mettre de côté la notion de classe, ce courant DC tend à la dépasser pour proposer une analyse fondée sur un croisement des discriminations (race, genre, classe), qui aboutit chez certaines populations à une accumulation d'exclusions (la femme immigrée peu qualifiée, le paysan indien des hauts-plateaux, la domestique philippine au Moyen-Orient...). La notion "d'intersectionnalité" est proposée pour décrire cette articulation de hiérarchies (elle apparaît en 1989).

La critique est ainsi décentrée car le pivot n'est plus la critique interne des mécanismes du capitalisme occidental mais la prise en compte d'une vraie mise à l'écart de l'Autre (femme, noir, indien, immigré et plus généralement population périphérique et invisible...).

2.2. Trois espaces socio-culturels distincts

Cette critique, que nous avons fédérée autour de ces trois thèmes (relecture de Marx, du capitalisme et des discriminations) est loin d'être homogène. Aux accents particuliers apportés par chaque auteur s'ajoutent des différences socio-culturelles. Chaque contexte socio-politique ou culturel est porteur d'une spécificité, qui fait la diversité et peut-être la richesse de ce courant.

¹² Pour reprendre l'index à la fin du Reader de 413 pages, (Grey et Willmott 2005) le mot "gender" est cité 4 fois, "race" n'y est pas, de même que "discrimination" et "colonial". Parmi les noms d'auteurs, Fanon, Césaire, Diop, W.E.B. du Bois n'y sont pas.

On peut distinguer grossièrement trois zones¹³.

- L'Amérique dite "Latine"¹⁴ a vu se développer les thèmes de la colonialité et est le théâtre d'une pensée radicale exprimée à l'origine en espagnol ou portugais (mais diffusée en anglais) prônant ses distances avec la domination culturelle anglo-américaine tant du point de vue épistémologique que du point de vue des sujets managériaux abordés. Soucieux de condamner l'extractivisme et la surexploitation de ressources naturelles amenées par le capitalisme libéral, elle propose une revalorisation des "savoirs indigènes" et un accent sur les populations marginalisées, largement absentes d'une vision critique occidentale (Guedes Faria et Ibarra-Colado 2010).

- L'Inde, dont de nombreux chercheurs, s'exprimant en anglais et parfois vivant et enseignant à l'étranger revisitent l'histoire telle qu'enseignée couramment en Occident et l'épistémologie dominante. Toute une génération d'intellectuels indiens de différentes disciplines des sciences sociales remettent en perspective dans les années 1990 les savoirs occidentaux : A. Nandy comme psychologue étudiant les subjectivités PC (1993), H. Bhabha philosophe le décentrement culturel (1994), A. Appadurai, anthropologue la globalisation culturelle (1996) et D. Chakrabarty, en tant qu'historien le nécessaire décalage épistémique par rapport à l'Europe (2000). Ils formulent une critique là aussi campée sur la défense de populations "subalternes" principalement féminines (Spivak 1988) et contestent la domination intellectuelle occidentale régnant dans le domaine du management (témoins les nombreux enseignements de la pensée DC à l'heure actuelle dans les Business Schools indiennes).

L'origine peut en être trouvée dans le courant des historiens indiens tendant à contester les élites de l'indépendance, qui reproduisent selon eux les comportements et les manières de penser du colonisateur britannique. Ils veulent promouvoir une "histoire par le bas" partant des populations déclassées ("Subaltern Studies" fondées par Ranajit Guha en 1982 et produisant une dizaine de volumes au long des années 1980)¹⁵. Ce mouvement, passé largement inaperçu en France, a suscité de l'intérêt chez certains intellectuels africains et sud-américains. Ses racines théoriques empruntent au marxisme très vivace en Inde à cette époque et utilisent Gramsci (le terme même de "subalterne").

¹³ On pourra s'étonner de ne pas trouver de référence à l'Asie autre que l'Inde. C'est que Chine, Japon et Corée ont des histoires intellectuelles bien à part sur ces sujets. On renverra le lecteur, pour la sociologie, au programme de recherche dirigé par L. Roulleau-Berger Voir L. Roulleau-Berger et al., "Handbook of Post Western Sociology", Brill, 2023.

¹⁴ Le terme utilisé par le mouvement décolonial sud-américain est "Abya Yala", terme Kuna pour désigner le continent américain "la terre généreuse". La référence à la "latinité" renvoie trop à l'irruption violente de 1492.

¹⁵ Il est à noter que Spivak s'en éloignera progressivement, critiquant l'orientation passéiste de ce courant. R. Guha est décédé en 2023.

- La pensée africaine francophone, quant à elle, est peu influencée par le marxisme et le post-structuralisme. Certains de ses auteurs sont d'inspiration chrétienne. Elle bénéficie des retombées d'un débat qui a déjà eu lieu dans les années 1970, donc bien avant la période qui nous intéresse, autour de "l'ethnophilosophie". Face à des ethnologues ou des philosophes prônant un "retour aux sources", aux savoirs et traditions des ancêtres et mettant en avant l'irréductible spécificité du terrain africain, un large mouvement a cherché à adopter une position plus ouverte, qui cherche à atteindre une authenticité locale sans couper les liens avec une réflexion internationale.

Il importe de rompre avec ce que Mudimbe a appelé la "bibliothèque coloniale" (1988) (et qui comprendrait des ouvrages d'administration et de gestion) mais la décolonisation de la pensée africaine a cherché à éviter l'opposition entre le bien (l'originel retrouvé) et le mal (le passé colonial). Le ressentiment contre l'exploitation coloniale ou le racisme des blancs, encore très vif dans certaines œuvres actuelles (Ajari 2019) est surmonté par d'autres, qui pensent que ce sentiment est insuffisant pour fonder une pensée libre. Il faut échapper à une vision manichéenne qui coupe le monde en deux : ceux qui souffrent et les « méchants » qui exploitent.

C'est grâce à ces soubassements que la pensée africaine post ou décoloniale actuelle n'a pas été jusqu'à adopter la position radicale de certains courants "indigénistes" latino-américains, canadiens ou néo-zélandais, notamment en matière de méthodologie (cf. infra). Il y a dans la mouvance africaine (qui, en partie, ne se reconnaît pas dans la pensée DC) une volonté de dépassement des particularismes et de développement d'un nouvel universalisme ("pluriversel" pour reprendre un néologisme largement utilisé).

En différence par rapport aux deux autres espaces, latino-américain et indien, la pensée DC africaine se trouve confrontée à une image toute faite de ce continent, lieu d'une altérité radicale, hors du temps, forgée dans les rapports de force du 20^e siècle (Mudimbe 1988). Il lui faut donc déconstruire cette image : dans notre champ, les stéréotypes -même ceux parfois bienveillants- du "management africain" sont à réexaminer, en complexifiant l'analyse et en rejetant tout essentialisme.

La pensée africaine francophone insiste sur la pluralité des rationalités dépassant la seule rationalité calculante et technologique prônée par l'Occident. Ceci suppose entre autres l'usage de langues africaines (Wiredu 1998) et la redécouverte des ressources de l'oralité. D'où la recherche de pistes de management qui soient, comme le propose E. Kamdem, "ni Taylor ni folklore" (1996), c'est-à-dire ni des modèles instrumentaux à prétention universelle, ni un retour à une spécificité irréductible et largement artificielle.

2.3. Des remises en cause profondes

Au-delà de ces critiques, et en tenant compte de nuances selon les espaces concernés, le courant DC remet en jeu des aspects fondamentaux du patrimoine intellectuel utilisé dans les SHS occidentales (et notamment dans les CMS). Nous distinguerons trois directions.

- La première tient au contexte de production même des connaissances : les CMS sont le produit de sociologues ou de philosophes s'exprimant en anglais, se fondant sur une littérature philosophique, économique et sociologique principalement européenne. Des penseurs importants sont ignorés, non seulement du point de vue de leurs thèmes de travail mais du fait qu'ils écrivent dans une autre langue et ont peu été traduits (c'est le cas par exemple du sociologue péruvien A. Quijano, ou du philosophe argentin E. Dussel). Le contexte académique est aussi différent : les CMS peuvent être vus comme une réponse d'enseignants SHS à leurs collègues de "business schools", dans l'environnement du thatchérisme triomphant (années 1980). Les professeurs-chercheurs sud-américains ou africains ne travaillent pas dans des "business schools"¹⁶, ont d'autres publics et d'autres cibles et aussi d'autres contraintes. Cette différence dans les conditions même de production des connaissances est intégrée comme sujet de réflexion dans le courant DC.

C'est l'ensemble du processus qui doit être ainsi décentré, selon le courant DC, aboutissant, sur le fond comme sur le contexte, à une "désobéissance épistémologique" (Mignolo 2015).

- La seconde direction, liée à la précédente, consiste à mettre en question les principes de base des méthodes de recherche en SHS, considérés comme à dominante positiviste et donc plaçant le chercheur dans une position de fausse objectivité et d'illusoire neutralité.

Pour éviter toute attitude surplombante, le chercheur doit s'ouvrir largement aux cultures et croyances des populations locales. Certains vont même jusqu'à rejeter tout concept ou approche risquant de nuire aux communautés sur lesquelles ils s'appliquent. "Le raisonnement scientifique est arrivé dans les bagages du colonialisme" (Linda Smith). "La science est un "construit colonisateur" (Mutua et Swadener 2004). Il faut donc réparer cette "injustice épistémique" soit au minimum en adaptant les méthodes classiques aux contextes

¹⁶ Une exception notable est le cas de certains des intellectuels africains et sud-américains (ainsi que les nombreux universitaires d'origine indienne) recrutés par des universités étatsuniennes mais souvent dans des départements de Littérature ou Philosophie (par exemple Saïd, Mignolo, Spivak...) ce qui ne manque pas de soulever un débat sur la cohérence de leur position. Certains ont même cru trouver dans le déplacement culturel (la migration vers les USA) et le malaise qui s'ensuit, l'origine de l'attaque de l'Occident à laquelle ils procèdent (Dirlik 1994).

locaux, soit en coproduisant avec les populations concernées des outils d'observation ou de dénombrement intégrant les concepts et les méthodes qui leur sont propres. La "souveraineté" des autochtones sur les méthodologies de terrain est clairement revendiquée au Canada et en Australie/Nouvelle-Zélande. Certains chercheurs en arrivent donc à formuler des "méthodes indigènes" (Denzin, Lincoln et Smith 2008, Kovacs 2009). Cela touche non seulement l'ensemble des sciences sociales mais aussi les statistiques (voir les cours de "statistiques indigènes" dispensés dans certaines universités de ces trois pays).

Ces approches, qui ne manquent pas de soulever de redoutables questions sur le statut de la science, adoptent donc une position radicale qui va bien au-delà des positions antipositivistes des tenants des CMS.

- La troisième direction, plus hétérogène, consiste à adopter une position ambivalente et en partie critique à l'égard des grands auteurs de ce qu'il est convenu d'appeler grossièrement la "French Theory" (Bourdieu, Foucault, Baudrillard, Derrida). Ces auteurs constituent en partie le socle des positions de certains auteurs du courant DC (sauf les Africains francophones) mais n'échappent pas à la critique relative à leur caractère eurocentré.

Ce sujet peut faire l'objet de thèses nombreuses, tant les influences et les distances se mêlent dès les années 90 en de multiples réseaux. Pour ne donner qu'un exemple, rappelons que G. Spivak est une philosophe d'origine marxiste et elle est la traductrice en anglais de "La Grammatologie" de J. Derrida en 1976. Mais elle est sans pitié avec Michel Foucault, en disant que "des intellectuels français ne peuvent imaginer le type de pouvoir et de désir qui habiterait le sujet inommé de l'Autre de l'Europe" (p. 43). (Traduisons : le sujet non occidental toujours absent des discours dominants).

Hegel, Marx, Foucault proposent finalement un narratif universel où le sujet reste immanquablement européen, poursuit-elle, et il vaut mieux créer des outils nouveaux plutôt que de recycler des concepts forgés dans une épistémologie hégémonique qu'il importe de rejeter (Spivak 1999).

3. Des croisements conséquents¹⁷

3.1. Un double héritage

L'intégration des pensées DC et du courant CMS ne se fait pas rapidement et brutalement. Elle dépend beaucoup de la sensibilité des chercheurs. Dans certaines

¹⁷ Notre communication n'ayant pas pour but de faire un point actuel, et s'inscrivant dans un colloque à vocation historique, nous arrêtons nos références à 2010.

représentations, le courant PC ou DC prend place naturellement dans les CMS élargies (cf. la préface de Willmott au livre de Taskin et Nanteuil en 2011). Dans d'autres, ce courant est quasi-inexistant¹⁸.

Au-delà des différences et des nuances évoquées précédemment, le champ du management s'est finalement enrichi, dans son répertoire critique, de nombreux apports plus récents, mêlant ou articulant les deux héritages que nous avons traités plus haut. On peut constater la richesse des travaux cherchant un décentrement hors de l'Occident des réflexions sur les organisations et leur management en puisant éventuellement dans les deux sources.

Les années 2000 voient apparaître des travaux insistant sur l'origine historique de certaines pratiques, ouvrant ainsi le vaste champ de l'histoire du management.

On y pointe des origines coloniales à la comptabilité, on rappelle le passé colonial de certains grands auteurs du champ du management.

Des ouvrages ou articles majeurs (en anglais il faut le préciser) font le point sur des orientations nouvelles dans un contexte géographique particulier (Ibarra-Colado 2006) ou dans l'ensemble du champ (Alvarado 1996, Prasad et Prasad 2003, Banerjee et Prasad 2008).

Il n'est pas indifférent de noter que certains des principaux introducteurs d'un point de vue "post-colonial" dans le domaine du management soient trois universitaires d'origine indienne ayant fait leur carrière aux USA ou à Londres (Subhabrata Bobby Banerjee et feu Anshuman Prasad et son épouse Pushkala).

Dans les années 2000 l'approche critique du management s'institutionnalise. Les CMS continuent à tenir leur congrès tous les deux ans (majoritairement en Europe, mais une fois en Inde) et les revues d'« organization studies » contiennent des articles nombreux d'inspiration critique et décoloniale (une étude serait à faire pour comparer la pénétration de ces courants dans les autres domaines du management).

Depuis quelques années, le "Domain Statement" du "CMS group" de l'Académie du Management parle de la société contemporaine où "l'impératif du profit, l'inégalité raciale (ajout à signaler) et l'irresponsabilité écologique transforment les organisations en instruments de domination" (Academy of Management).

La dernière version de ce texte introduit le "patriarcat" dans la liste des fléaux des organisations contemporaines... signe d'une intégration progressive de thèmes nouveaux.

¹⁸ Même en 2005/2010, des synthèses des origines théoriques du courant CMS ne mentionnent pas d'auteurs du "Sud" (Grey et Willmott 2005, Golsorkhi et al. 2010, Taskin et Nanteuil 2011).

3.2. Le cas du management international

Un bon exemple de l'intégration à partir des années 2000 des deux grands courants traités précédemment est le management international.

En 2005 est créée la revue "Critical Perspective on International Business" (CPOIB) ayant pour but de questionner les "approches normatives et performatives" représentées dans les ouvrages courants du management international et de mettre en doute les orthodoxies organisationnelles et gouvernementales. La revue soutient une discussion radicale sur la nature de la globalisation, sous un angle multidisciplinaire. Son affiliation au courant CMS est claire, dans sa critique de la "logique prévalent du managérialisme", mais la ligne revendiquée inclut également la contestation de "l'hégémonie de théories organisationnelles nord-américaines et occidentales". ("Introduction from the Editors" CPOIB n° 1). (Voir aussi Westwood et Gavin 2007).

Dans cette revue, mais aussi dans d'autres, des chercheurs font un état de ce champ (international management, international business) en procédant à une réflexion ouverte sur la société et critique sur son épistémologie, en remarquant que, contrairement à sa vocation forcément "internationale", ce champ était resté à l'écart des remises en cause des fondements de sa production.

Dans les années 1990, certains auteurs n'hésitaient pas à proposer des théories "culture-free" et ne doutaient pas de la généralisation possible des méthodes de management dominantes.

L'étude des multinationales, qui occupait l'essentiel des travaux se bornait à une approche par les ressources ou par la théorie de l'agence. L'objectif était de proposer des solutions pour assurer la réussite de l'implantation de ces entreprises partout dans le monde (sur le plan stratégique, commercial et organisationnel).

De même, les questions interculturelles étaient envisagées principalement sous l'angle de la préparation des cadres expatriés (occidentaux) à leur mutation à l'étranger (surtout dans des pays "exotiques").

En 2008, cette revue publie un numéro spécial sur "Critical reflections on management and organizations : a post-colonial perspective" (Banerjee et Prasad) qui pose les bases d'une discussion postcoloniale des principaux thèmes de management international.

Westwood (2001) remarque que la contextualisation, au lieu d'être un atout, était encore considérée à cette époque comme une faiblesse. Pour renouveler le domaine, il importe, selon les auteurs de renforcer l'analyse des phénomènes de pouvoir, de réexaminer le

fonctionnement des entreprises multinationales, de prendre en compte les effets négatifs des chaînes globales de valeur. L'orthodoxie culturaliste, à travers les comparaisons internationales proposées par Hofstede commence à être remise en cause (Kwerk in Prasad 2003). Certains chercheurs citent Bhabha, Said et Spivak pour montrer à la fois leur hétérogénéité mais aussi leur potentiel de stimulation dans ce champ (Ozkazanc-Pan 2008).

La date de parution du numéro spécial, 2008 est une coïncidence porteuse de sens. 2008 est marquée aux USA par l'ouragan Katrina, qui a mis au jour un monde très différent de celui des aéroports et des bureaux climatisés fréquentés par les managers : un monde où "les différences de la pauvreté, de race, d'ethnie et de classe apparaissent sous nos yeux" (Jack et al. 2008).

"Comment pouvons-nous faire pour que cette connaissance serve les intérêts du plus grand nombre -le monde des deux-tiers- (...)", telle est la question "urgente" sur laquelle se termine l'éditorial. Signe d'un tournant dans la conception même de la connaissance dans ce domaine...

Conclusion

Fondés à l'origine sur les corpus théoriques principalement marxistes et post-modernes, les CMS se sont trouvés confrontés, à partir des années 1990, à une critique qui, bien que basée en partie sur les mêmes sources, a décentré le regard sur le management et a renvoyé ce courant à son origine européenne. Utilisant des notions peu présentes dans les CMS, et historicisant le fonctionnement du capitalisme mondialisé d'une manière innovante, ce tournant a contribué à un renouvellement de la critique du management qui se développera à partir des années 2010¹⁹. L'articulation des thèmes charriés par ces deux courants se concrétise aujourd'hui dans certains champs du management, nous l'avons vu dans l'exemple du management international.

La rencontre de ces deux courants a donc enrichi la réflexion sur le management et l'a ouverte sur des horizons réellement internationaux.

Ces deux courants ne sont pas exempts de risques en eux-mêmes, la position exclusivement discursive manquant d'empirisme, et le manque d'effets concrets de cette "critique" sur les acteurs sociaux sont les deux reproches qu'on leur fait le plus souvent. Mais les obstacles qu'ils peuvent rencontrer viennent plutôt de la riposte virulente qu'ils soulèvent

¹⁹ Les débats en suspens au sein de ces mouvances sont nombreux mais nous n'avons pas la place de les évoquer.

actuellement (moins d'ailleurs en économie et gestion que dans les sciences sociales et politiques). L'accueil des "études postcoloniales" dans le champ francophone a été réservé ou hostile (Bayart 2010, Amselle 2008). En philosophie et en sciences politiques l'étoile de la "French Theory" a décliné et un courant critique de toute "évolution" est en train de se constituer (en lien avec la révolution "anti-woke" qui sévit dans certaines universités nord-américaines). Le colloque à la Sorbonne de janvier 2022 est un exemple d'alliance entre divers courants hyper-rationalistes, nostalgiques et autoritaires ayant en commun une réaction à ce décentrement. Il est bien sûr sain que certaines controverses (dont certaines sont bien classiques) se ravivent. Le chercheur peut-il, doit-il être engagé ? Y a-t-il plusieurs façons de produire des connaissances ? Peut-il y avoir une science sociale qui ne soit pas porteuse d'une hégémonie occidentale ?

Mais il serait préjudiciable aux sciences sociales que ces débats aboutissent à un raidissement conservateur.

Ces controverses doivent éviter les conflits purement idéologiques et les affrontements uniquement posturaux au profit de débats de fond ancrés dans des contextes précis.

Un retour sur la généalogie des idées peut y contribuer.

BIBLIOGRAPHIE

- Alvarado F. (1996), Concerning postmodernity and organization in the third world : opening a debate and suggestion for a research agenda, *Organization Science* 7, pp. 667-681.
- Amin S. (1988), *L'eurocentrisme. Critique d'une idéologie*, Paris, Anthropo.
- Amselle J.P. (2008), *L'Occident décroché. Enquête sur le post-colonialisme*, Paris, Stock.
- Appadurai A. (1996), *Modernity at large*, Minneapolis, University Minnesota Press.
- Appiah A. (1992), *In my father's house. Africa in the philosophy of culture*, Londres, Methuen.
- Ashcroft B., Griffiths G., Tiffin H. (1995), *The Post Colonial reader*, London, Routledge.
- Banerjee S.B., Prasad A. (2008), Introduction to the Special Issue on Critical reflection on management and organization : a postcolonial perspective *CPOIB*, vol. 4, n°2/3, pp. 90-98.
- Bayart J.F. (2010), *Les études postcoloniales, un carnaval académique*, Paris, Karthala.
- Bhabha H. (1994), *The location of culture*, London, Routledge.
- Braverman H. (1974), *Labor and Monopoly Capital*, NY, Montly Review Press.
- Burrell G., Morgan G. (1979), *Sociological paradigms and organization analysis*, London, Heinemann.
- Chakrabarty D. (2000), *Provincializing Europe*, Princeton University Press.
- Chanlat JF (2013) Les études critiques en management *Communication* 31/1.
- Clavaron Y. (2015), *Petite introduction aux postcolonial studies*, Ed. Kiné.
- Clegg S., Dunkerley D. (eds) (1977), *Critical issues in organizations*, London, Routledge.
- Denzin N., Lincoln Y., Smith L. (2008), *The Postcolonial Handbook of Critical and Indigenous Methodology*, London, Sage.
- Diop Ch. A. (1981), *Civilisation ou barbarie*, Paris, Présence Africaine.
- Dirlik A. (1994), *The Postcolonial aura* *Critical Inquiry* 20, 2, pp. 328-356.
- Dussel E. (1992) 1492 *L'occultation de l'autre*, Paris, Ed. Ouvrières.
- Eboussi Boulaga F. (1977), *La crise du muntu. Authenticité africaine et philosophie*, Paris, Présence Africaine.
- Erney H. (2004), PC theory and organizational analysis, *Organization Studies* 25, pp. 315-318.
- Gilbert P. (1998), *L'instrumentation de gestion*, Paris, Economica.
- Golsorkhi D., Huault I., Leca B. (dir.) (2009), *Les études critiques en management. Une perspective française*, P. U. Laval.

Grey Ch., Willmott H. (eds) (2005), *Critical Management Studies : a reader*, Oxford, University Press.

Guedes A., Faria A., Ibarra-Colado E. (2010), Internationalization of management, neoliberalism and Latin American Challenge, *Critical Perspectives* vol. 6, n°2/3, pp. 97-115.

Hountondji P. (dir.) (1994), *Les savoirs endogènes, pistes pour une recherche*, NENA, Karthala.

Ibarra-Colado E. (2006), Organizational studies and epistemic coloniality in Latin America, *Organization* 13 (4), pp. 463-488.

Jack G., Calas M., Nkomo S., Peltonen T. (2008), Critique and international management : an uneasy relationship ? Introduction to special forum, *Academy of Management Review*, vol. 33, n°4, pp. 870-884.

Kamdem E. (1996), Ni Taylor, ni Folklore : pour un management africain interculturel et créatif, *Organisations et Sociétés*, 3, 6, pp. 97-126.

Knights D., Willmott E. (eds) (1986), *Managing the labour process*, Aldershot, Gower.

Kovacs M. (2009), *Indigenous methodologies*, Toronto, University Press.

Labardin P, Pezet A. (2014), *Histoire du management*, Paris, Nathan

Laurent S. (2023), *Race et capitalisme*, Paris, Seuil.

Lazarus N. (dir) (2004), *Penser le postcolonial*, Paris, Amsterdam.

Livian Y.F. Bidan M., (dir.) (2022), *Les grands auteurs aux frontières du management*, EMS.

Lugones M. (2008), Colonialidad y genero, *Tabula Rasa* n° 9.

Marco L, Poivret C (2020) L'histoire de la pensée managériale *Revue internationale de Psychosociologie* 64 p5-19

Mignolo W. (1995), *The darker side of Renaissance*, U. of Michigan Press.

Mignolo W. (2015), *La désobéissance épistémique*, Bruxelles, Lang.

Mignolo W. (2021), Parce que la colonialité est partout, la décolonialité est inévitable, *Multitudes* 84, pp. 57-67.

Miles W. Ch. (1997), *The racial contract*, NY, Cornell University Press.

Moisdon J.C. et al. (1997), *Du mode d'existence des outils de gestion*, Paris, Sali Arslan.

Morana N., Dussel E., Jauregui C. (eds) (2008), *Coloniality at large : Latin America and the postcolonial delate*, Duke University Press.

Mudimbe V.Y. (1988), *The invention of Africa*, Indiana Press.

Mutin K., Swadener B. (2004), *Decolonizing Research in Cross-Cultural Contexts* Albany, SUNY Press.

Nandy A. (1983), *The ultimate enemy*, Oxford University Press.

- Palpacuer F., Naro G., Leroy L. (dir.), *Management, globalisation et écologie : regards critiques en sciences de gestion*, Paris, Hermès.
- Paltrinelli L. (2016), Les CMS entre micro émancipation et utopie, *Travailler*, 2, n° 36, pp. 121-137.
- Prasad A. et Prasad P. (2003), *Postcolonial Theory and organizational analysis*, London, Palgrave.
- Quijano A. (1992), Colonialidad y modernidad/racionalidad, *Peru Indigeno* 13, 29, pp. 11-20.
- Spivak G. (1999), *A Critique of Postcolonial reason*, Harvard University Press.
- Westwood R. (2001), *Appropriation the other in the discourse of comparative management*, in Westwood et Linstead, London, Sage, pp. 241-282.
- Westwood R., Gavin J. (2007), A manifesto for postcolonial international business and Management Studies : a provocation in *Critical Perspectives on I.B.* 3, 3, pp. 246-265.
- Willmott H., Alvesson M. (eds) (1992), *Critical Management Studies*, London, Sage.
- Willmott H., Knights D. (1990), *Labor Process Theory*, London, Mc Millan.
- Willmott H., Préface de Taskin L., de Nanteuil M. (dir.) (2011), *Perspectives critiques en management*, Bruxelles, de Boeck.
- Wiredu K. (1998), Toward decolonizing African Philosophy and Religion, *African Studies Quarterly* 1 (4), pp. 17-46.